

Mon œil droit reste désespérément clos pour une raison que j'ignore. Je ne ressens aucune douleur mais il m'est impossible de lever le moindre centimètre de paupière. L'œil gauche, par contre, fonctionne parfaitement... Voilà 10 bonnes minutes que j'essaie de comprendre comment nous avons fini quasiment à l'envers, le nez du module de notre navette pointé vers une masse de végétation très fournie. L'appareil a dû heurter la cime des arbres et terminer sa course dans un marais. J'ai la vague sensation que le sol n'est pas stable et que nous nous enfonçons lentement...

Mon bras droit reprend vie et je me permets quelques mouvements de la main pour combattre un engourdissement semblable à une amputation. Un des sièges de l'habitacle s'est encastré dans ma jambe gauche et j'ai le désagréable sentiment d'être prisonnier d'une masse de plastique et d'acier. McArthur, le technicien en chef, présente un visage tuméfié et méconnaissable.

Son nez n'est plus qu'une bouillie de chair et d'os, défiguré par l'impact et la violence du choc. Son visage est encore plaqué contre le pare-brise dans une posture grotesque. Je tente vainement de lui faire reprendre conscience en le poussant du pied mais seul un gargouillis baveux s'échappe de sa bouche. J'observe un instant, fasciné, une bulle de sang se former à la commissure de ses lèvres.

...

J'ai soif. Le cadran de ma montre est brisé et l'heure s'est figée sur 22h12. Les rayons d'un soleil inconnu me caressent la nuque. Ils sont horizontaux et semblent indiquer une fin de journée. À vue de nez, je suis paralysé dans cet habitacle depuis 16 longues heures. Ma gorge est sèche comme un canyon en plein cagnard. J'ai des visions sporadiques de sodas glacés qui commencent à me rendre fou. La soif est la plus sûre des obsessions même si vous échouez sur une planète inconnue.

...

J'ai réussi à me dégager suffisamment pour atteindre le tableau de bord et la thermos de Velasquez, l'éternel souffre-douleur de McArthur. Son thé vert est encore frais et je goûte chaque gorgée avec un bonheur indicible. Je réussis à me mouvoir sur un quart de tour pour enfin distinguer notre mécano statufié par l'implosion de notre réserve d'hydrogène liquide.

*Ta thermos m'a sauvé la vie, compadres. Tu n'es pas mort pour rien.*

J'ai toujours trouvé suspect les gens parlant seuls mais cette fois c'est différent. Je pressens qu'une forme de folie douce risque de m'étreindre si je continue à supporter ce silence assourdissant. Je conclus mon observation circulaire de la cabine par le siège de Branco qui, avec son pied érigé vers les cieux, me rappelle une sculpture exposée à la biennale d'art moderne de Lima.

Branco, mon co-pilote, reste introuvable. Néanmoins, j'entends une plainte lancinante s'échapper de la cabine arrière... Je lâche deux 'Branco!' qui me crispent de douleur au niveau de la poitrine mais qui déclenchent au moins une réplique de mon compagnon d'infortune.

Au moment où nous nous encourageons mutuellement un objet non identifié s'écrase contre la baie vitrée au-dessus du tableau de bord. Je sursaute avec une douleur au niveau des côtes et heurte le volant droit avec ma tempe.

Branco m'interroge avec un trémolo d'inquiétude dans la voix mais mon attention est entièrement vouée à la créature informe qui glisse lentement le long de la paroi vitrée en traînant derrière elle une bave visqueuse. Je croise son regard ou plutôt l'absence de toute forme de vie que ses deux yeux d'un noir vitreux et sans vie m'imposent avant de disparaître sous la carlingue de la navette.

...

Je viens de sortir seul, dans ma combinaison rouge, une création du couturier suisse Axel Revaelt. Elle est particulièrement moulante et présente une coque au niveau du bas ventre qui a la fâcheuse tendance de monopoliser les regards.

Le sol est composé d'une texture terreuse et d'une végétation éparses de feuilles vertes et effilées pointant le ciel à hauteur d'homme. C'est assez proche de notre simulation initiée en milieu protégé sur Terre. Ça ressemble foutrement à notre bonne vieille planète. Finalement, peut-être que leurs modélisations pour atteindre Yalis étaient bonnes.

L'ordinateur de bord est HS mais la tablette tactile de mon bras droit a encore une bonne heure d'autonomie et m'indique une température extérieure de 18 degrés Celsius. Le détecteur confirme la présence de diazote et de dioxygène... C'est bien la première fois que nos scientifiques ne se seraient pas trompés. Mais j'ai un doute. Ce ne serait pas la première fois que l'OS de la tablette de la combinaison se trompe...

Je déclenche la dépressurisation de mon casque avec nervosité tout en inspirant profondément. Ma visière teintée se relève tandis que le casque expulse des filets de gaz autour de moi. Je ressens un léger courant d'air balayant mon visage mais rien de plus.

J'expire, rouvre les yeux, et je retire mon casque. Je pousse un soupir de soulagement et ne peux réfréner un ricanement nerveux. Yalis serait-elle donc bien notre nouvel eldorado ?

...

Trois heures ! Trois heures pour sortir McArthur de la navette pour qu'il puisse tirer sur ses cigarettes aux algues, tranquillement allongé contre une énorme racine. L'animal a gueulé, craché et insulté toute ma famille alors que je le tirais lentement de son piège qui a broyé sa jambe gauche. À cet instant, il semble s'être calmé et je suspecte ses cigarettes d'avoir bien plus que des algues vertes comme combustible.

...

J'ausculte notre carte holographique qui présente une fâcheuse tendance à refléter les rayons de soleil en pleine figure et qui n'offre actuellement aucun repère capable de nous orienter. McArthur vient d'encastrier une coque de liquide bioluminescent autour de son mollet gauche. Le réservoir rosâtre noie sa chair brûlée d'une masse de molécules régénératrices qui lui permettront de sautiller comme un enfant d'ici demain. Si dieu le veut. Une croûte de sang épaisse s'est enfin formée à l'embrasement de ses narines lui permettant d'expirer son étrange fumée verte.

Branco vient de reboucher le trou que je viens de creuser et dans lequel gît Velasquez. Nous aurions dû le liquéfier selon la procédure 765-C de l'Agence Spatiale Sanitaire qui craint par-dessus notre contamination des galaxies lointaines. Mais Velasquez nous avait imposé son repos sous terre un soir de cuite à l'Académie.

*Je ne veux pas arriver là-haut sous la forme d'un soda puant, nous avait-il prévenu.*

Je n'ai pas très bien su à quelle religion se rattachait Velasquez mais elle semblait mélanger pas mal de croyances où l'on ne plaisantait pas avec l'au-delà. Les coups de pelles nous ont cassé le dos et j'espère sincèrement que le Mexicain apprécie son parking sous terre. Paix à son âme.

Jiezosky, quant à lui, s'échine à bredouiller des Mayday sur le poste émetteur de secours. Il semble sous le choc. Notre communicant letton dormait comme un loir quand nous avons percuté le marais. Il ne présente aucune blessure digne de concurrencer sérieusement McArthur et ce n'est pas plus mal. Je crains que nous ne soyons ici pour un temps indéterminé et le moindre handicap physique en milieu hostile peut se révéler fatal.

J'ai repéré un rocher au nord-ouest qui devrait m'offrir une vue dégagée. Je glisse une de nos deux armes de poing réglementaires à ma ceinture tandis que Branco m'observe du coin de l'œil alors qu'il discute avec McArthur. Je me passe une nouvelle couche de pommade sur la paupière et admire la prestance de Branco qui n'a visiblement souffert que d'un léger traumatisme crânien. En clair, il présente une bosse sur le front.

*C'est superficiel, explique-t-il à McArthur.*

Je saisis le second PK-59 dans la trousse de secours et le lui lance.

*Tu sais t'en servir ?*

Ma question vaut approbation. Nous sommes tous titulaires d'une licence de tir réglementaire. Au même moment, une sorte de coccinelle de la taille d'un jeune labrador traverse notre campement d'infortune sans se soucier le moins du monde de notre présence.

Sa course nous laisse sans voix et nous l'observons disparaître dans les feuillages aussi vite qu'elle en est sortie. Je m'interroge en silence sur l'évolution de la faune locale. Est-ce que la densité de l'oxygène a permis un développement accéléré du monde animal ?

Au-delà de la couleur bleutée de ses ailes, ce truc ressemblait sacrément à une coccinelle... McArthur et Jiezosky lâchent un rire nerveux. L'oxygène qui nous entoure doit être aussi pur que celui du mont Everest et doit probablement favoriser ce type de réaction. De mon côté, je ne ressens aucune envie de me marrer.

Je rejoins Branco et lui prends le bras pour l'écarter de McArthur.

*Surveille-le. Je vais tenter d'y voir plus clair.*

J'indique le monticule rocheux du menton tout en enfilant le sac à doc blanc crème de notre sponsor; une vague marque de chaussures de sport.

*J'en ai pour une heure. En cas d'intrusion d'éléments extérieurs, balance une fusée éclairante.*

Branco m'offre un sourire qui présente un trou béant au niveau de sa dentition supérieure. Il vient de perdre une dent sans s'en rendre compte. Je quitte notre campement en m'interrogeant brièvement sur la véritable nature de notre relation. On le surnommait « Banco » pour son refus de se laisser imposer un plan de vol en cas d'intempéries.

On disait ainsi qu'il avait manœuvré un long courrier Airbus A900 au-dessus d'un courant d'air chaud pour ne pas contourner la dépression et perdre trente précieuses minutes. Trois passagers furent victimes de ses lubies avec des traumatismes crâniens de niveau 3 mais Branco s'en est tiré avec un blâme.

J'ai croisé Branco une première fois au concours d'entrée de l'Académie Spatiale Chinoise. Il y avait trois places à saisir pour le premier vol trans-galactique à destination de Yalis, cette soixantième planète similaire à la nôtre mais distante de plus de 2 années lumières. J'avais le soutien de mon ambassade tandis que Branco bénéficiait de la manne financière et du lobbying du leader des cartes à puce à l'hélium, la marque Voodoo.

J'ai toujours eu du mal avec les représentants des grands groupes, de ceux qui vous harcèlent pour signer un contrat épais comme la bible et contraignant au-delà du stupide. Le premier sponsor à s'être entiché de mon potentiel marketing fut une marque brésilienne de compléments alimentaires. J'étais encore inconnu, donc bon marché, mais le directeur de la communication du groupe de Sao Paulo resta intransigeant.

Pour lui, il était inconcevable que je me rende aux toilettes devant les caméras tournant en boucle sur le campus de l'Académie en y associant la marque du groupe. L'idée de changer de combinaison avant de pouvoir assouvir un besoin urgent me convainquit définitivement de concourir seul et sans subvention mais la vessie soulagée.

À l'Académie, j'ai appris à connaître la planète Yalis et à l'aimer. Découverte il y a 6 ans, elle était devenue la véritable obsession des agences spatiales. Son atmosphère potentielle, sa présence d'eau liquide pressentie et sa taille trois fois supérieure à notre modeste terre, faisaient d'elle un nouveau monde à conquérir.

Le temps pressait. Je ne me suis jamais vraiment intéressé à la politique et j'ai toujours préféré garder les yeux en l'air mais il m'était néanmoins impossible de ne pas voir l'état grouillant et mortifère de nos villes.

L'humanité surgissait de partout, désertant des continents pour en sur-peupler d'autres. Il n'y avait plus rien à découvrir sur notre caillou vieillissant et nos élites s'impatientsaient devant la lenteur de la colonisation martienne. Il leur fallait un Christophe Colomb moderne pour ne pas désespérer les nantis qui s'arrachaient de l'attraction terrestre et de son ultra-violence en investissant des tours toujours plus hautes.

J'ai suivi les premiers pas du Chinois Sehuan et du Russe Ekozev sur la planète rouge en direct sur l'un des écrans de la cantine de l'Académie. Et comme tout le monde, j'ai vu Sehuan victime d'une crise de panique incontrôlable qui le poussa à retirer son casque et à implorer sur des milliards d'écrans. Ekozev, lui, s'est jeté du haut de la falaise Belgrade en prenant soin d'allumer son réacteur personnel. Il a filé dans la couche intermédiaire comme une fusée de carnaval avant de retomber entre deux canyons.

Je me souviendrai toujours de ses derniers cris d'horreur où il s'imaginait brûler à petit feu de l'intérieur. Plus tard, nous comprîmes que Mars abritait bien de la vie mais une vie éthérée, tapie dans les moindres recoins rocheux et prête à repousser toute intrusion étrangère. Je crois que nous aurions pu conquérir la planète si nous avions affronté un ennemi identifiable mais devant l'invisible nous n'avions d'autre choix que d'abandonner la partie.

J'ai fixé l'écran de ma chambre pendant trois jours comme hypnotisé par la retransmission de la dernière caméra présente sur la station martienne. Une tempête de sable s'acharnait à recouvrir la cantine du campement martien comme pour lui dénuer la moindre trace d'existence. Une fois que l'antenne parabolique de la casemate disparut, comme happée par une bouche ensablée, j'ai éteint l'écran mural et j'ai dormi pendant 48 heures, épuisé et totalement démoralisé.

Les scientifiques chinois de l'Académie ne semblaient pas perturbés par l'échec martien. Ce n'est que plus tard que je compris qu'ils n'envisageaient la conquête de Mars que comme un expédient médiatique en attendant mieux. Yalis, la planète habitable, nous narguait du haut de ses millions de kilomètres de distance et malgré nos moteurs à plasma, nous ne pouvions espérer la rejoindre en moins d'une dizaine d'années.

J'ai entendu parler du projet Geronimo lors du résultat de mes tests psychologiques. Il semblait alors que mon profil bénéficiait d'une remarquable notation et les entretiens se succédaient à un rythme soutenu. J'étais confiant et enthousiaste jusqu'au jour où le comité restreint du projet s'est décidé à me mettre au parfum. Et là, j'ai déchanté. Je les revois tous les quatre, alignés devant moi dans un silence suspect. Huyan, le responsable en chef du projet est un type que j'avais appris à apprécier. Il me fixait de ses yeux rehaussés de lentilles bleu azur. Je n'ai jamais compris les lubies esthétiques des Chinois. Il s'est levé pour avancer tête baissée, en pleine réflexion, vers la baie vitrée surplombant l'artère Nyong de Pékin.

*Avez-vous entendu parler de la thèse de Rodolphe Zieger ?*

J'ai acquiescé même si je n'en gardais qu'un vague souvenir, celui d'une réflexion originale sur l'espace-temps. Huyan s'est alors planté devant moi et a saisi une feuille A4 qu'il m'a tendue avec un air soudainement inspiré. Une ligne verte reliait un Y à un T majuscules.

*De la terre à Yalis, comptez 11 ans pour un aller simple...*

Il plia la feuille devant mes yeux et joignit le T au Y.

*Raccourcir la distance plutôt que tenter d'aller toujours plus vite, voilà notre coup de génie...*

Le coup de génie n'était en fait qu'une énième tentative de contracter l'espace. Sur le papier, c'était simple mais dès que Huyan s'est décidé à rentrer dans les détails j'ai manqué de quitter la salle. Le problème avec les scientifiques c'est bien leur incapacité à vulgariser l'incompréhensible.

Le projet Geronimo rassemblait 125 chercheurs majoritairement chinois et russes, dont l'objectif était de dilater l'univers en reproduisant un trou noir artificiel... J'ai alors suivi Huyan et ses acolytes dans le bâtiment sécurisé de Recherche fondamentale avec la sensation de pénétrer dans le cœur d'une révolution en marche mais tenue secrète.

Le dôme du bâtiment disparaissait sous les traînes de pollution que la capitale chinoise collectionnait été comme hiver. Je n'aimais pas l'atmosphère qui se dégageait de ce monstre de béton au sommet duquel des centaines de corbeaux avaient élu domicile. Une fois à l'intérieur, nous avons longé un couloir circulaire pendant plusieurs minutes à l'intérieur d'un véhicule électrique jusqu'à ce que je comprenne que nous roulions dans le grand collisionneur de hadrons, l'accélérateur de particules...

Huyan se comportait comme un enfant dans un magasin de jeux. Il me bombardait d'informations, d'équations à trois inconnues et de conclusions sur les neuf dimensions de notre univers, tout en me poussant vers l'unique porte du couloir... Tout cela me paraît si loin.

...

Je m'arrête à quelques dizaines de mètres du monticule rocheux. L'épaisseur de la végétation est étouffante. J'ai des difficultés à trouver mon rythme respiratoire avec cette atmosphère très riche en oxygène que l'épaisse végétation doit constamment enrichir.

Mais c'est aussi les risques que présentent ces feuilles effilées comme l'arête d'un vieux rasoir qui m'imposent une attention de tous les instants alors que je viens juste de m'entailler l'avant-bras. J'ai aussi l'impression d'être observé de toute part. J'entends toutes sortes de bruits étranges, du cliquetis improbable d'une montre au mécanisme mal huilé, au vrombissement d'hélices au-dessus d'un toit de verdure quasi impénétrable...

Je prends appui un instant contre une sorte de baobab et je positionne le bec verseur de ma gourde sur le compte-gouttes. Le liquide légèrement sucré de notre sponsor de l'agro-alimentaire se cristallise au contact de la langue. Il ne me reste plus qu'à sucer longuement ce concentré d'acides aminés pour calmer ma soif et ma faim. Je me retourne alors pour soulager une envie soudain et pressante. Tandis que mon urine atteint le tronc du baobab, ce dernier se met à remuer...

J'observe du coin de l'œil les branches de l'arbre se mouvoir à leur tour et s'élever à hauteur d'homme telles deux pinces géantes mues par des fils invisibles. Je me décide à ranger mon outil dans ma combinaison, lentement et calmement pour ne pas froisser la bestiole qui me toise.

Je recule lentement tandis que j'observe du coin de l'œil deux mandibules reposant sur un torse ovale auréolé d'une tête triangulaire qui me fixe de ses immenses yeux en amandes. Un son perçant me vrille les oreilles tandis que la face aplatie de l'extra-terrestre se penche vers moi avec un sourire de clown blanc en guise de bouche.

Je contemple, fasciné, la gueule de l'animal s'écarter pour laisser dépasser deux crocs recourbés où subsistent de curieux morceaux de carapace noirâtre, vestiges d'un dîner déjà oublié. Je saisis alors mon arme à ma ceinture et la pointe vers l'une des pattes de la bête qui me toise déjà de toute sa hauteur, imposant ainsi une image d'insecte anorexique et longiligne du plus curieux effet.

L'écho d'un coup de feu en provenance du campement m'oblige à accélérer le mouvement. Nous sommes donc tous en danger. Je tire à mon tour en laissant échapper une flamme rougeâtre du canon de mon PK et en trouant le membre supérieur de la patte droite du monstre.

Un jet verdâtre m'éclabousse le visage. L'odeur est épouvantable mais la chair est sauve. L'animal ne cultive pas l'acide en guise de sang. Je file vers Branco sans me retourner tandis que l'animal perd l'équilibre sur son unique patte valide et s'affale de tout son flanc sur mon sac à dos.

Dans ma course, je manque de tomber plus d'une fois et les feuilles me lacèrent le corps sans que je n'y prête plus attention. Je déboule sur notre campement improvisé, mon arme en avant, et découvre Jiezosky à plat ventre. Il gémit comme un enfant tout en se protégeant le visage de ses mains.

Plus haut, nos maigres provisions et notre radio ont été piétinées sur plusieurs mètres. McArthur pousse de longs râles, mélanges de cris de stupéfaction et de douleur, en pointant du doigt une sorte de couloir qui semble avoir été fraîchement tracé par un animal en fuite. Seul Branco paraît avoir gardé ses esprits. L'arme qu'il pointe dans la direction de la végétation aplanie en atteste.

Nous baissons nos PK respectifs d'un même geste et j'invite Jiezosky à rejoindre le monde des adultes en lui proposant mon bras. Ce dernier se relève péniblement et me présente une blessure plus impressionnante que grave à l'épaule gauche. La pointe de l'os est apparente mais rien que ne puisse colmater une cellule auto-régénératrice.

*Tu l'as vu ?* m'interroge Branco en ramassant les sachets lyophilisés de notre dîner.

*Un putain de coléoptère ! Il a déboulé de nulle part et il était aussi gros qu'un renard!* poursuit McArthur qui continue de lancer des regards angoissés vers le feuillage écrasé où le coléoptère aurait prétendument disparu.

Branco me saisit le bras et m'entraîne à l'écart.

*L'option de Sehwan était la bonne,* marmonne-t-il.

Je revois dans le regard de Branco notre stupéfaction à tous les deux quand Sehwan, le jeune project manager du département Simulation et Prospective nous pris à part un jour de février. Il n'en menait pas large avec ses lunettes épaisses qu'il retirait nerveusement pour essuyer ses verres avec une régularité déconcertante.

Quand il nous a invités dans le jardin d'hiver, une mini-serre censée nous gratifier de légumes bio, nous pensions qu'il voulait nous signaler un risque potentiel au niveau des moteurs plasma.

Mais la révélation qu'il nous confia dans son anglais approximatif nous laissa d'abord sans voix, puis, déclencha chez Branco un rire nerveux. Pauvre Sehwan, il aurait mérité notre respect. Rien que pour son honnêteté. Celle de nous avoir prévenus d'un risque d'espace-temps incontrôlé ou plus simplement d'un voyage dans le temps.

La révélation de Branco n'est pas aussi absurde qu'elle n'en a l'air et une bouffée de chaleur m'envahit. Mes trois dernières années défilent devant mes yeux comme devant ceux d'un condamné.

Qui suis-je pour me retrouver dans un tel cauchemar ? Je n'aurais jamais dû être sélectionné pour cette expédition si l'on s'en était tenu à des considérations purement politiques. Ma présence au sein de cette équipe spatiale est sans doute due à une suite de méprises et à une chance qui ne m'a jamais trahi...

Je n'ai jamais été un bon politique et cela m'a définitivement fermé les portes du programme européen de station orbitale dans la ceinture martienne. Mais l'irruption des sponsors dans les budgets des Etats a changé la donne et pour des histoires obscures de défiscalisation, mon beau-père s'est soudain entiché de moi comme de sa dernière Porsche.

Il m'a offert les services d'un cabinet de lobbying à Bruxelles et un coach en communication verbale et je me suis retrouvé en quelques mois devant le jury de l'Académie pour justifier de ma présence dans l'équipe la plus controversée de l'histoire spatiale...

J'ai aujourd'hui la conviction que leur décision en ma faveur s'est jouée à une voix près. D'après ce que j'ai pu comprendre, Huyan a tapé du poing sur la table pour m'imposer face à l'Indien Sanpuma. Je crois, non, je sais que Huyan aimait ma désinvolture et surtout ma note jugée excellente dans la discipline comportementale en milieu hostile... Avec le recul, encore une fois, je comprends mieux pourquoi.

Ce n'est qu'une fois l'équipe établie que nous avons été mis au parfum sur la véritable nature du vol. Il faut bien comprendre qu'un spationaute est un individu un peu particulier, prêt à tout pour quitter notre couche atmosphérique comme si l'oxygène terrestre l'étouffait. Nous passions ainsi des entretiens pour des jobs dont nous ne savions rien.

Yalis faisait partie de la centaine de planètes potentiellement habitables pour l'homme. Mais le problème récurrent avec ces planètes reste la distance qui nous sépare d'elles. Malgré les progrès de l'hibernation, il est difficile d'imaginer roupiller pendant 15 ans et cela dans le meilleur des cas.

Les Chinois ont berné tout le monde. La course martienne ne fut qu'un leurre destiné à épuiser les Américains alors que les meilleurs scientifiques mandarins travaillaient secrètement sur le projet Geronimo. Huyan menait la charge avec un talent certain.

Physiquement, il n'en menait pas large mais dégageait malgré tout un charisme que seuls nourrissent ceux à qui la nature n'a pas fait de cadeau. Il respirait déjà l'air de Yalis, il en connaissait chaque recoin sans y avoir mis les pieds, il la chérissait comme on protège un nouveau-né. Bref, vous en aviez des frissons rien qu'à l'entendre.

*Yalis a moins d'un milliard d'années, c'est un bébé !* aimait-il répéter en s'esclaffant.

Un bébé qui semble pourtant jouer avec ses visiteurs comme avec la queue d'un chat...

McArthur a surpris notre échange et nous balance un caillou qui s'écrase à mes pieds.

*L'information ça se partage... s'écrit-il.*

Il se lève péniblement et trotte à notre rencontre tout en secouant le liquide amniotique de sa coque comme une mer en pleine tempête. Ses cheveux noir de jais et grasieux, n'ont plus leur légèreté habituelle pour virevolter au gré de ses pas. Nous nous observons un instant et je ressens la furieuse envie de lui décoller cette mèche plaquée sur le front.

*Ce putain de coléoptère avait une corne de rhinocéros,* marmonne-t-il en redressant son écusson d'officier sur sa veste comme pour rappeler une évidence.

*C'était peut-être un rhinocéros ?*

McArthur ne goûte pas ma pointe de sarcasme et nous restons plantés l'un en face de l'autre à nous défier du regard. Branco s'interpose en douceur en glissant une main pacifique sur le torse de McArthur.

*Messieurs, il est temps de rassembler nos forces face à l'adversité.*

Curieusement, McArthur ne semble pas s'ombrager de cette discrète caresse sur son poitrail gonflé à bloc. Je décide d'écourter cette confrontation pour rassembler nos effets encore intacts éparpillés à terre.

Jiezosky me rejoint avec la dernière cellule auto-régénératrice encore en marche sur son épaule. Il présente un bégaiement inquiétant à mesure qu'il détaille son appréhension concernant nos chances de survie.

Nous nous dirigeons en file indienne en direction du piton rocheux que j'avais repéré auparavant. Branco soutient Jiezosky qui marmonne toujours autant de phrases incohérentes. J'accélère le pas à la vue du rocher, impatient d'observer enfin la topographie de cette planète.

D'une main levée, j'ordonne à ma cordée de s'arrêter. Nous sommes à quelques mètres de ma précédente rencontre avec une mante du troisième type. Mon sac à dos gît toujours à terre mais l'insecte s'est visiblement traîné sur une bonne longueur en suintant un liquide verdâtre dans son sillage.

Je dégaine mon arme de poing de mon ceinturon. Branco a le même réflexe. Jiezosky s'est tu soudainement et son silence est aussi dérangeant que son verbiage. Nous reprenons notre marche tandis que j'attrape la sangle de mon sac au passage.

Les feuilles géantes deviennent de plus en plus fournies et nous balayent le visage de leurs couperets. Je poursuis avec mon sac à dos en guise de bouclier. Ça râle et grogne derrière moi mais je pressens qu'il est impératif d'atteindre ce monticule rocheux pour ne plus être des cibles mouvantes dans cette jungle inhospitalière.

Alors que nous entamons une légère dénivellation au détour du rocher, je sens le sol trembler sous nos pieds. J'échange un regard furtif avec Branco qui m'incite à continuer ma course.

Jiezosky reprend ses balbutiements d'une voix nettement plus grave tel un prédicateur à la veille d'une apocalypse. On cavale tous pour atteindre le sommet qui ne doit pas s'élever à plus de 20 mètres. Le tonnerre derrière nous devient assourdissant mais sert visiblement d'aiguillon à ma troupe épuisée pour se réfugier en lieu sûr.

Mes pieds foulent l'étroit terre-plein dont la vue circulaire offre un assez bon aperçu de ce qui nous entoure. Ce qui tient lieu de jungle s'étend à perte de vue et me laisse bouche bée. Nous sommes tombés au beau milieu d'une forêt immense et dont les hôtes semblent...

*Victor !*

Mc Arthur et Branco hurlent en chœur mon nom tout en pointant du doigt un nuage de poussière au pied du rocher. Je repose mon sac à terre et observe, à leurs côtés, l'apparition de centaines... non, de milliers, de dizaines de milliers de bestioles munies de mandibules de la taille d'un sécateur et se fauillant au sein d'une masse tellement compacte qu'elle semble s'écouler telle une sombre rivière animée...

Le tremblement du sol s'amplifie jusqu'à nous obliger à nous accroupir. Jiezosky ne l'ouvre plus maintenant, trop absorbé par le spectacle qui s'offre à lui. J'apprécie enfin son silence mais sa bouche ouverte et le filet de bave qui s'en échappe me font soudain regretter sa diarrhée verbale.

De longues minutes s'écoulent sans qu'aucun ne nous ne songe à bouger un doigt. J'ai suivi l'avalanche des insectes avec mes jumelles holographiques intégrées à l'OS de mon bras droit. J'ai tendu ce dernier vers le pied du rocher et les bêtes se sont incarnées devant moi dans toute leur splendeur métallique d'exosquelettes luisants. L'OS m'indique la nature de notre rencontre mais je n'ai pas le temps de m'intéresser aux détails sur mon écran tactile.

Alors que la traîne s'étend comme une coulée de boue quasi uniforme, je distingue un obstacle en amont créant un embouteillage. Je glisse mon avant-bras vers cette forme indistincte qui semble affoler la meute de monstres à antennes.

Un zoom s'impose pour comprendre la lutte titanesque qui agite l'armée à nos pieds. Un scorpion de la taille d'un poney se débat en vain, enseveli sous une masse de carapaces luisantes. Ces guerrières ont des mandibules dépassant au bas mot la moitié de leur taille et démembrer méthodiquement le scorpion.

Ce dernier essaye désespérément de se libérer du piège qui l'étouffe mais ses rares tentatives pour fuir la masse d'ennemis sont irrémédiablement stoppées. Le dard de l'animal gesticule avec affolement sans pouvoir asséner un seul coup fatal.



L'arrière-garde offre un spectacle des plus stupéfiants. Des masses d'insectes volants semblent se repaître des cadavres abandonnés par les guerrières à mandibules dans leur ivresse mortifère. Des engins volants non identifiés assez similaires à des guêpes atterrissent auprès de coccinelles multicolores agonisantes, les pattes en l'air, pour se partager le butin avec des coléoptères charognards.

C'est un jeu de massacre qui n'est pas sans rappeler nos propres champs de bataille moyenâgeux, soumis aux dépeceurs de tout poil. Alors que je reste figé à contempler une sorte de frelon jaune fondre sur une cible, l'armée noire disparaît aussi vite qu'elle s'est imposée à nous et le cliquetis des mandibules de leurs soldats s'estompe enfin.

*Putain de dieu...* murmure McArthur en s'enfilant une de ses cigarettes suspectes.

Branco ne dit rien mais son regard d'illuminé et son sourire glaçant me laissent perplexe. L'homme semble avoir découvert une martingale pour conquérir cette planète... Jiezosky veut reprendre ses babillages mais McArthur coupe ses talents d'orateur d'un cinglant « ta gueule ».

Un rapide conciliabule se conclut par un vote unanime pour poursuivre notre route le long de la tracée de ces foutues bestioles. Elles ont tout balayé sur leur passage nous ouvrant ainsi une route vers l'inconnu. Et puis, nous partageons l'idée qu'il vaut mieux avoir ces insectes devant nous que derrière.

...

Nous zigzaguons entre des carcasses puantes dont certaines présentent des spasmes nerveux post-mortem. J'ouvre la marche avec mon arme tandis que Branco ferme l'équipée avec la sienne. Ce que nous avons pris pour des coccinelles est en fait une nouvelle lignée d'insectes inconnue. Mes notions d'entomologie se résument à quelques bases élémentaires mais en rien suffisantes pour me prononcer sur ces étranges cornes qui s'échappent de leurs mâchoires.

Leurs ailes sont bien colorées d'un rouge vermillon et tachetées de noir mais elles présentent d'étranges appendices boursouflés. Je m'approche de l'une d'elles qui dégage une odeur de poisson pourri et découvre un abcès répugnant dont s'échappe un liquide crémeux et grumeleux. McArthur me rejoint et me murmure à l'oreille.

*Définitivement pas une coccinelle...* dit-il en se mordant les lèvres.

*C'est plus, plus... plus gros et plus aa... agressif que chez nous,* renchérit Jiezosky.

*Plus gros sûrement, pour le reste...* conclut Branco en nous rejoignant.

Je suis d'accord avec lui. J'ai en mémoire des images de frelons japonais décapitant des dizaines d'abeilles à la minute qui n'auraient rien à envier au massacre présent. Les insectes participent à un environnement de survie élémentaire où l'on attaque et mange pour les larves de son propre clan. Mais leur taille... Cet élément complique fondamentalement la donne. Nos deux armes de poing ne nous permettront pas de survivre plus de 24 heures dans ces conditions.

...

...

Notre faisons une pause sur un promontoire de terre et j'en profite pour passer à mon équipe les rares sachets lyophilisés de nourriture qu'il nous reste. McArthur préfère tendre le sien à Jiezosky et s'allume une nouvelle clope. Je les observe tour à tour. Mon pilote radio plonge en pleine schizophrénie tandis que mon chef mécanicien se réfugie dans les substances hallucinogènes.

Mais c'est bien le co-pilote qui me met le plus mal à l'aise. Il me tourne le dos, les genoux repliés contre son abdomen et le regard lointain comme s'il suivait encore des yeux l'armée d'insectes en campagne.

Je m'interroge... Notre voyage dans l'espace-temps contracté... Un saut dans l'inconnu qui a très bien pu nous mener ailleurs... Je ferme les yeux et tente de faire abstraction du cauchemar qui nous entoure.

...

Je me revois, l'eau ruisselant sur ma peau, et méditant le dernier éclat de rire de Huyan. L'ingénieur avait cru bon de nous préciser que la compression de l'espace-temps présentait encore quelques inconnues et qu'il n'excluait pas l'éventualité d'un voyage dans le temps.

Nous étions sur la passerelle supérieure avec Branco après une session de trois heures de lévitation hormonale lorsque Huyan s'est autorisé cette confession. Il nous a laissés pantois devant le sas des douches tout en continuant à rire bêtement.

Je me souviens de cet instant de doute insupportable sous l'eau brûlante et l'envie irrépressible de tout envoyer balader. Il y avait trop d'inconnues, trop de comités restreints auxquels nous n'étions pas conviés, trop de claquements de portes et d'insultes en mandarin pour ne pas suspecter la présence d'un loup. Mais je sentais aussi qu'il était trop tard pour reculer.

Des nuages sombres s'amoncelaient au-dessus du dôme et suintaient une pluie noire et poissarde. L'eau stagnait sur les murs de bétons et sur nos combinaisons comme une huile périmée. L'acidité attaquait les antennes relais et creusait des travées dans les dalles de béton. Une atmosphère de fin de règne pour l'espèce humaine rendait notre entreprise plus urgente chaque jour.

...

Je rouvre les yeux et l'évidence s'impose à moi. Nous n'avons pas avancé dans l'espace mais reculé dans le temps. Je tente de fouiller dans ma mémoire d'étudiant...

*360 millions d'années...* me souffle McArthur avec une haleine insupportable.

*Leur contracteur d'espace-temps nous a renvoyé au Carbonifère... J'ai pas un souvenir détaillé de la faune en question mais c'est définitivement pas en notre faveur,* conclut-il avec un air inspiré.

Je soupire pour expulser une tension de plus en plus présente. C'est plus fort que moi; il faut que j'en impose. Pour mon grade. Et pour la cohésion de groupe. Mais là, j'aurais bien aimé me confier à mon ex-femme, Eva. A défaut de pouvoir me suggérer une sortie de crise, elle m'aurait écouté sans intervenir en me tenant la main. Peut-être que je n'étais sensible qu'à son toucher de main finalement...

La thèse d'un saut de plusieurs centaines de millions d'années en arrière justifierait la taille démesurée des insectes proliférant autour de nous. Le carbonifère s'est distingué par un environnement favorable aux bestioles survitaminées. Tout ce que nous avons appris à écraser sous nos pieds chez nous ne demande qu'à nous rendre la gentillesse ici.

*Tu en as parlé à Jiezosky?*

McArthur secoue la tête tout en grimaçant.

*Non, il voyage dans un autre espace-temps lui-aussi. Faut le surveiller, tu sais. Vraiment.*

*Je sais.*

Nos regards se portent sur le Letton dont le comportement devient de plus en plus douteux. Il nous tourne le dos et marche d'un pas hésitant en s'adressant à un interlocuteur invisible. McArthur le rejoint et lui passe le bras autour de l'épaule tout en l'invitant à se détendre avec une de ses cigarettes. J'en profite pour jeter un œil du côté de Branco et je découvre qu'il a quitté son perchoir pour descendre vers la jungle.

*Branco ! Reviens !*

Notre co-pilote ne daigne même pas se retourner. Il s'enfonce dans cette masse de lianes verticales d'un pas souple et déterminé jusqu'à disparaître totalement.

*Et merde...*

Je cavale pour le rejoindre tout en lançant un avertissement à McArthur.

*Surveillance Jiezosky et ne bougez pas !*

Alors que je rattrape Branco et que je plonge à mon tour dans la masse de lianes acérées, je perçois pour la première fois un bourdonnement insupportable au-dessus de ma tête. Je ralentis le pas alors que je suis déjà à quelques mètres de Branco et je relève la tête.

Des dizaines d'insectes volants battent frénétiquement l'air et créent un insupportable vrombissement. Je reste momentanément cloué sur place, les mains collées contre les oreilles tandis que Branco poursuit son chemin sans être gêné le moins du monde.

Il m'a fallu trois bonnes minutes pour m'accoutumer tant bien que mal à ce déluge de sons aigus. Je reprends ma course en direction de Branco et je le découvre au détour d'un rocher planqué derrière un amas d'écorces sèches. Je m'apprête à l'interpeller et à lui rappeler nos grades respectifs quand je distingue une sorte de serpent géant se mouvant sur des dizaines de pattes. L'animal se dresse soudainement en nous tournant le dos et nous plonge dans une pénombre artificielle.

Je me jette aux pieds de Branco qui m'intime de garder le silence en guise d'accueil. Nous relevons timidement la tête pour assister alors à un combat titanesque. Le serpent est en fait un centipède de format extra-large, digne représentant d'une race d'insectes belliqueux et carnivores à leurs heures perdues.

Il vient de croiser le chemin d'un scarabée herculéen de la taille d'un buffle. D'un noir de jais, le scarabée affiche une carapace aussi épaisse qu'un blindé. Ses deux cornes recourbées semblent lui conférer la capacité de soulever le centipède comme un vulgaire sac de linge.

Je pointe le canon de mon arme vers le centipède, celui des deux insectes le plus proche de nous et donc le plus dangereux. Branco s'interpose avant même mon premier coup de feu et abaisse mon arme vers le sol. Son regard et son geste affichent une résolution identique et confirment mes craintes.

Un coup d'œil sur ma gauche me permet de comprendre que les deux gladiateurs de l'ère carbonifère ont déjà entamé les hostilités. Je repousse à plus tard mon explication avec Branco.

Le centipède... Sans doute la pire bestiole que l'on puisse écraser sous son pied. Sur terre, les plus gros n'hésitent pas à se pendre dans le vide pour attraper en vol des chauves-souris.

Le scarabée et le centipède s'observent, hésitent, tournent en rond en se jaugeant. Les sabots du premier frappent la terre et soulèvent des nuages de poussière mais n'impressionnent nullement le centipède qui se faufile brusquement sous la cuirasse du scarabée.

L'insecte longiligne dispose d'une vitesse de rotation et d'accélération incroyable grâce à la pression et à l'agilité de ses dizaines de pattes. Il s'enroule autour du scarabée et plante son croc venimeux dans la chair tendre et rosâtre du colosse noir. Ce dernier pousse un cri de douleur tétanisant.

Dans un ultime effort, le scarabée soulève de terre le centipède pour l'envoyer valser dans les lianes. Sonné, l'insecte longiligne semble ne pas vouloir prolonger plus longtemps les hostilités et décampe dans la jungle. Le scarabée lâche un barrissement terrifiant qui rend le sol sous nos pieds soudainement instable.

On s'agrippe mutuellement avec Branco et nous nous nous décidons à ramper le plus loin possible du mastodonte. Notre retraite se révèle inutile. Le scarabée quitte l'arène digne et solennel, la corne haute et le pas martial pour s'écrouler quelques mètres plus tard sous l'effet de la toxine du centipède...

Branco se redresse, les cheveux en bataille et l'air hagard. Il croise mon regard et nous partons d'un rire nerveux. Je me relève à mon tour, nappé d'une fine couche de poussière et les membres en morceaux, comme si le scarabée lui-même s'était affalé sur mon corps.

Mes nerfs se relâchent et je subis alors le formidable contrecoup de la pression accumulée ces dernières heures. Mon rire et mes larmes sont à l'évidence une réaction instinctive de mon métabolisme pour m'épargner une folie sourde à la Jiezosky. Nos rires s'estompent et laissent place à des fous rires nerveux, puis, à un retour à la douloureuse réalité de notre environnement.

*Tu imagines ce que le Pentagone donnerait pour avoir ces bestioles sous la main ?*

J'acquiesce mais les délires militaro-scientifiques potentiels de l'agence américaine me laissent de marbre. J'ai plus urgent en terme de priorité.

*Branco, j'ai besoin de toi.*

Son sourire disparaît subitement. Il crache une bile verdâtre, s'essuie la bouche du revers de la main tandis que j'assiste à une étrange composition chimique à mes pieds. La bave de Branco consume l'herbe jusqu'à la faire fondre et la noircir. Je relève la tête et je découvre un Branco complètement à l'Ouest.

Ses lèvres frétilent alors que son regard se perd dans l'enchevêtrement du toit de feuillage au-dessus de nos têtes. Il se passe la main dans les cheveux, lâche un rire carrément flippant et me tourne alors le dos pour se remettre en marche vers l'inconnu.

*Branco !*

Je me sens ridicule et j'ai une image sporadique de mon père; celle d'un homme rappelant à l'ordre son fils à deux doigts de commettre une ânerie. Mais Branco n'est pas mon fils. J'en ai marre de son attitude et je m'empresse de le rattraper pour lui mettre la main à l'épaule et lui imposer un face à face. D'un mouvement du bassin, il esquive ma prise et me balance un crochet au menton. Je réplique avec un direct qui s'écrase contre son nez.

Le contact est étrange et mon poing s'enfonce comme dans du beurre. Branco titube, recule et libère un liquide incolore de ses narines. Des étincelles s'échappent de sa bouche. C'est à mon tour de céder du terrain. Ce type est un putain de droïde.

J'ai à peine le temps d'en vouloir à mes commanditaires de m'avoir caché ce détail qu'il me fonce dessus, la tête en avant tel un bélier. J'ai le souffle coupé tandis que ma vision se brouille et que je sens mes jambes se dérober.

...

Je me réveille en sursaut alors qu'un des insectes aux mandibules vient de percer ma combinaison avec ses pinces. La douleur qui saisit ma cuisse droite est fulgurante. J'expulse un cri bref mais puissant et lui assène un coup de pied qui l'envoie valser à plusieurs mètres.

Ses ultra-sons ont néanmoins ameuté des compatriotes d'une taille autrement plus inquiétante. Les « guerrières » présentent des mandibules surdimensionnées et ne répondent qu'à une seule injonction, celle de défendre le territoire de la colonie contre toute menace.

J'évite l'encerclement de justesse en me relevant et en filant vers le talus où j'ai abandonné McArthur et Jiezosky. Mes jambes me transportent dans une course à un rythme effréné, mais perdue d'avance. J'ai deux jambes flageolantes et mes adversaires ont six pattes. Un coup de mandibules perce ma combinaison dans le dos et m'assène une brûlure insupportable.

Je hurle et insulte mes tortionnaires pour la forme. Allez, encore quelques dizaines de mètres avant de m'immobiliser dans une posture grotesque de martyr abandonnant son corps à une meute de fourmis mutantes surexcitées.

*Victor !*

Mon nom asséné par la voix ferme de McArthur me semble, sur le coup, issu de mon imagination. Mais l'apparition simultanée des visages de McArthur et de Jiezosky, surgissant tels des diabolins d'un tronc desséché, m'injecte une poussée d'adrénaline bienvenue.

J'ai à peine le temps de percevoir le canon de leurs armes pointées sur moi que mes jambes me projettent sur le bas-côté. Malgré mon visage enfoui sous un tas de boue dégageant une forte odeur d'excrément, j'entends les saccades de tirs et le 'pfoumf' caractéristique du PK 53.

Une guerrière vient s'échouer contre moi, ses mandibules plantées dans la boue et les deux tiers de sa carapace pendant à un fil de nerf rougeâtre. Ses yeux noirs me fixent un instant avant de s'éteindre dans un râle étrangement humain qui me laisse pantois. Les tirs s'estompent et je me redresse avec la sensation désagréable d'avoir une croûte odorante sur mon visage.

*J'ai, j'ai... touché trois fourmis ! J'ai touché trois fourmis !*

Jiezosky fixe le canon encore fumant de son arme comme pour s'en convaincre. De mon côté, j'échange un regard furtif avec McArthur. Jiezosky aurait-il perdu son bégaiement ? McArthur saute au-dessus du tronc et me rejoint en esquissant un sourire.

*Sacrée chute...*

Je lui serre la main qu'il me tend et j'accepte sa thermos d'eau raffinée avec ferveur.

*Branco est pas avec toi ?*

Sa question est comme un coup de massue. J'ai laissé Branco disparaître alors que nos chances de survie dépendent entièrement de notre cohésion de groupe. Et dieu sait qu'un Branco vaut bien deux Jiezosky à ce stade... Je me retourne et laisse mon regard vaquer au loin en espérant revenir avec une idée ou, à défaut, une parole reconfortante. L'absence de l'une comme de l'autre option révèle mon manque total d'imagination et surtout une fatigue anesthésiante.

À mes pieds, des fourmis ravagées par des impacts encore fumant gisent sur le dos, leurs pattes gesticulant sporadiquement sous l'effet de spasmes nerveux. C'est une boucherie qui ne restera sûrement pas impunie. Nous repartons tous les trois sans un mot sur les traces de Branco.

J'avale en marchant les dernières gélules de jus d'herbe verte que l'Académie nous avait imposées. La médecine chinoise s'était insidieusement propagée dans tous nos compléments alimentaires sans résultats notables me concernant.

Branco, un droïde de classe 3... Je préfère garder l'info secrète. Mais il y a bien deux révélations dans cette découverte et dont l'une sonne comme un avertissement. Les droïdes de classe 3, bien qu'ils aient été officiellement homologués par l'agence spatiale internationale, n'ont pas vocation à voyager en hyper espace.

Le massacre de l'équipage Vulcano il y a 10 ans avait sonné le glas d'une équipe embarquée avec des droïdes sur les vols spatiaux. Marcus Aurellus, droïde de classe 2, s'était réveillé avec l'intime conviction d'être le nouveau prophète de cette tribu déconsidérée. Ce Moïse des droïdes avait entraîné dans sa funeste croisade une centaine de compatriotes exaspérés par leur statut de consultants dont l'énergie pouvait être coupée à tout moment.

Marcus Aurellus était sacrément intelligent et c'est ce qui scella son sort. Ses menaces à peine voilées de marche sur la Maison Blanche eurent raison des négociations de la troïka des Nations Unies. Marcus balança l'équipage du Vulcano dans un module de secours et les envoya directement se fracasser contre un des astéroïdes de la ceinture Alpha. Le Pentagone ne s'opposa pas à leur retour sur Terre et leur laissa quelques jours d'espoir durant lesquels Marcus rassembla plusieurs milliers de droïdes sur le mont Tabor en Galilée. Personne ne pouvait affronter des droïdes de classe 2 et sûrement pas des droïdes de classe 1. C'est ce que pensait Marcus. Mais il avait quitté la Terre depuis trop longtemps et son réseau d'espions n'était plus que l'ombre d'antan.

Quand les C-122 gros porteurs de la seconde division de Marines apparurent à l'horizon, au ras du sol, dégageant des nuages de poussière et entretenant un vrombissement entêtant, Marcus aligna ses troupes avec un sourire confiant. Il savait que leur classe surpassait la classe précédente en puissance de feu et en vélocité.

Mais les soutes des C-122 larguèrent une nouvelle race de droïdes bénéficiant d'un nouveau processeur capable d'anticiper n'importe quelle décision d'opposants synthétiques. Alors même que Marcus et sa troupe opéraient leur action en tenaille comme le prévoyait leur plan initial, les droïdes de classe 3 avaient déjà investi les hauteurs et foudroyèrent leurs adversaires quasiment dans le dos.

Marcus Aurellus s'explosa en se court-circuitant avec son état-major. Ce fut le seul moment où les droïdes de classe 3 subirent quelques pertes.

Les droïdes, quoiqu'indispensables, se révélaient capable d'insoumission. C'était suffisant pour leur interdire, entre autre, l'accès aux missions spatiales. Si l'agence nous a mis un droïde dans les pattes, j'en conclus que les enjeux sont autrement plus complexes que ceux que j'ai pu envisagés. Nos commanditaires ont enfreint une règle, un véritable tabou susceptible de déclencher un conflit avec les Américains. Pourquoi ont-ils décidé de prendre un tel risque ?

Je comprends juste une chose; c'est que Branco a anticipé ma prise sur son épaule avant même que je tende le bras. Et je m'interroge sur nos chances de le capturer rapidement. Comment l'approcher alors qu'il peut lire nos pensées à 100 mètres à la ronde ?

...

Le bourdonnement au-dessus de nos têtes me rend d'autant plus fou que mes rares tentatives pour apercevoir une de ces bestioles en vol se soldent par des échecs patents. Les pointes des lianes s'entremêlent et obscurcissent le ciel jusqu'à nous imposer une pénombre continue depuis notre plongée dans la jungle. Encore un détail dont je ne viens de m'apercevoir que maintenant.

J'ouvre la marche malgré la perte de mon arme. Les bras ballants, j'ai l'impression d'être un chrétien envoyé dans l'arène. La présence des pistoleros à mes côtés est une maigre consolation. La barrette de plasma s'épuise à raison d'une cinquantaine de tirs. On en est pas loin.

*On peut se parler franchement ?*

McArthur m'a rejoint. Je le laisse poursuivre.

*La mission est un plantage complet. On est bon pour jouer les figurants à une époque où notre présence ressemble à l'invention du snacking. On est comme un fond de dentifrice. Suffit d'une pression pour nous faire sortir mais rien n'a été prévu pour nous faire rentrer.*

Je souris malgré moi.

*En tant que commandant en chef, tu te dois de nous dire la vérité. Ne serait-ce que pour Jiezosky.*

Je m'arrête et me retourne vers lui.

*Jiezosky, on a fait un saut dans le temps de 400 millions d'années et je vous donne moins de trois heures avant que la faune locale ne vous ait avalés, digérés et recrachés. Nous avons contracté le temps et non l'espace. Enfin, sache que je ne vois aucun espoir de vous en sortir.*

Jiezosky m'observe un instant, puis, éclate de rire.

*Te casse pas. J'ai perdu mon bégaiement, pas mon cerveau.*

Je lance un coup d'œil à McArthur et reprends ma route. Cette fois, Jiezosky m'escorte sur ma droite. Finalement, je préfère que nous avançons ainsi. McArthur balance une vanne sur l'odeur immonde des cadavres de fourmis et nous partons tous les trois dans un fou rire nerveux. Le tragique de la situation reprend néanmoins le dessus et seul le bourdonnement aérien vient briser un silence de plus en plus pesant.

*Concrètement, on fait quoi ?*

J'aimerais que McArthur intervienne plus avec des propositions qu'avec des interrogations. Mais il préfère me laisser décider en évacuant ainsi toute responsabilité. Il a sans doute gravi les échelons grâce à ce trait de caractère. L'Académie aimait beaucoup les demandeurs d'ordres.

*On envoie un Mayday via la cellule de secours. Si on a pu atterrir ici c'est qu'un message crypté peut très bien en partir...*

*Et cette cellule, elle est où ?* insiste Mc Arthur.

*Sur l'avant-bras de Branco...*

Nous nous sommes enfoncés dans un désert de sable qui s'est révélé à nous sans crier gare. En l'espace d'un instant, nos pieds ont soudain foulé du sable brun. Jiezosky s'est cru à la plage et a retiré ses chaussures en poussant de petits cris de plaisir à mesure que ses pieds s'enfonçaient dans le sable tiède. Mais voilà une bonne heure que nous avançons péniblement et Jiezosky a remis ses bottes.

Je viens enfin de repérer des traces de pas. Branco semble avoir débouché sur ce désert quelques heures avant nous. Il fait de plus en plus sombre et il nous devient impossible de distinguer quoique ce soit à plus de 20 mètres.

Je décide de poursuivre droit devant en espérant que Branco n'ait pas bifurqué d'ici là. L'obscurité rend notre périple encore plus angoissant. Il semble que les bruits autour de nous soient différents comme si des bestioles nocturnes venaient prendre leur tour de garde.

*Les fourmis dorment la nuit ?*

Je ne peux m'empêcher de sourire à la question candide de McArthur. L'image fugace d'une fourmi assoupie me traverse l'esprit et ne me convainc pas. J'ai à peine le temps d'ouvrir la bouche qu'un roulement de tambour assourdissant nous paralyse tous les trois. Un objet mouvant non identifié passe devant nous et projette des salves de sable dans notre direction.

J'ai l'impression d'observer une galère invisible dont les rameurs matraquent le sol et nous balancent en pleine gueule du sable en guise de mer. Mais l'animal disparaît aussi vite qu'il est apparu. Mc Arthur s'agenouille et soupire. Pour une fois, j'approuve son indécision et je le rejoins à terre.

*Quel que soit ce truc, c'était gros, énorme... chuchote McArthur.*

*Oui mais l'immobilité a du bon. En cas de danger, ne bougez pas un poil, je poursuis en tentant de relativiser.*

McArthur et Jiezosky maugréent en guise d'acquiescement.

...

Nous nous sommes laissé surprendre par le sommeil sans résistance. L'épuisement nous a abattus plus sûrement que n'importe quelle balle. Mes rêves ont été agités, sanglants et déprimants. Les premiers rayons de soleil réchauffent mon corps engourdi par une nuit glaciale. Je n'ai pas envie de bouger. Les pieds de Jiezosky me dévisagent nerveusement sous l'emprise de spasmes qui attestent de l'intensité de ses propres rêves.

Je referme les yeux dans un soupir de désespoir. Je prends définitivement conscience de l'inanité de nos efforts. Le poids de mon arme contre ma cuisse est comme un rappel de cette ultime solution que j'ai volontairement repoussée au plus profond de moi. Je laisse cette option ouverte pour plus tard. Il reste assez de plasma dans nos armes pour organiser un tir croisé et s'éliminer ensemble dans le cas où le module de secours échoue.

...

Nos réserves nutritionnelles sont désespérément vides. Il nous a fallu partager deux cachets de concentré de minéraux à trois. McArthur à sucé le premier et j'ai terminé la pastille bleutée en ayant l'impression de mâcher du tabac à chiquer. On a laissé à Jiezosky la totalité de la seconde pastille compte tenu de sa maigreur naturelle et de l'aspect d'outre-tombe qu'il traîne avec lui depuis notre arrivée ici.

Au loin, à environ 800 mètres, je distingue l'orée d'une végétation et sans doute la fin de notre calvaire dans ce désert. Cela fait quelques heures que l'on a perdu toutes traces de Branco. Qu'est ce qui l'a poussé à nous quitter de la sorte et à foncer vers l'ennemi le sourire aux lèvres?

Plus j'essaye d'y apporter une explication rationnelle, plus j'angoisse. Ce type avait déjà de sérieux problèmes de sociabilité avant d'atterrir en enfer et je crains qu'il n'ait trouvé ici un vrai terrain de jeu. .

Soudain, c'est un tremblement de terre qui nous soulève carrément du sol... Je décolle tel un gamin sur un trampoline et retombe aussi vite en manquant de peu de me briser la cheville. Le tremblement se poursuit par saccades tout en s'éloignant du premier point d'impact.

McArthur et Jiezosky se remettent debout en s'époussetant comme des enfants s'extirpant d'une joute en plein bac à sable. Nos regards se dirigent instinctivement vers le premier lieu de l'impact mais seul un cratère est encore visible. D'un geste de la tête, j'invite les camarades à rester à distance.

*Visiblement, On a pas encore vu les plus grosses bestioles, s'insurge Jiezosky.*

J'aimerais pouvoir interroger ma tablette digitale sur mon avant-bras mais l'écran reste imperturbablement muet. La jauge de plasma qui alimente la tablette est au point mort. Impossible donc d'en savoir plus sur la faune locale. Nous décidons de continuer vers la végétation qui nous fait face en prenant soin de marcher le plus loin possible de ces cratères successifs.

À mesure que l'on approche de l'orée de végétation, le vrombissement aérien, un temps disparu, revient en force. J'ai le sentiment d'être prisonnier d'un dentiste fou qui pointerait sa fraise devant moi. Je ne rêve que d'avalier une bonne rasade de bourbon histoire de plonger mon esprit dans un coma éthylique bienvenu.



Soudain, un insecte jaune de la taille d'un oiseau s'échappe du maquis de lianes et plane au-dessus du sol à plus d'une dizaine de mètres. Nous nous arrêtons tous les trois et nous observons la bête en retenant notre souffle. Une distance de cinquante mètres environ nous sépare d'elle. McArthur dégaine lentement son arme...

...

Je reprends mon souffle comme je peux alors que Jiezosky rampe sous le couvert d'un tas de feuilles mortes. Je saisis un caillou épais comme mon poing et je m'apprête à défendre ma vie contre ce qui ressemble fort à un frelon géant doté de deux mandibules qui viennent de trancher net la tête de McArthur.

La bestiole nous a survolés en se jouant des tirs de McArthur et a plongé en piqué vers ce dernier comme un Stuka sur un char polonais. J'ai alors vu deux énormes soucoupes noires en guise d'yeux et un bec de la taille d'un micro-ondes. Je me suis jeté à terre alors qu'un bruit sec et spongieux me rappelait que Mc Arthur, lui, était resté debout.

L'insecte s'est posé sur le sol et, après avoir reniflé le corps décapité de Mc Arthur, s'est frotté les antennes comme pour se nettoyer le visage. J'en ai profité pour tirer Jiezosky avec moi sur les derniers mètres nous menant à la jungle et à son camouflage.

Je tends l'oreille mais l'insupportable battement d'ailes caractéristique de l'insecte a disparu. C'est alors que je repère l'arme de McArthur à une enjambée de son corps ruisselant de sang.

*N'y va pas Victor ! Me laisse pas !*

La tête de Jiezosky dépasse d'un amas de feuilles jaunâtres et affiche un air incrédule qui pourrait être d'un effet comique imparable dans d'autres circonstances. Je fixe l'arme de McArthur du regard, inspire plusieurs fois, et m'élançe sans plus réfléchir.

J'entends Jiezosky gueuler dans mon dos mais c'est le dernier de mes soucis. J'effectue un dérapage contrôlé et je saisis l'arme pour la pointer aussitôt en l'air. Rien à l'horizon. Je rejoins Jiezosky qui reste définitivement planqué sous le tas de feuilles.

*Tu comptes rester longtemps là-dessous ?*

*J'en ai marre ! J'attends les secours ici. Je ne bouge plus, c'est terminé !*

Je m'agenouille devant l'amas de feuille.

*Marcus, les centipèdes adorent l'humidité des feuilles en décomposition. Tu as déjà vu un centipède en action, avec sa vingtaine de pattes et son crochet qui décoche un venin ? Bon, garde ton arme à portée de main. Tu seras notre première priorité une fois la cellule de secours arrivée.*

Je fais mine de repartir en tournant le dos à Jiezosky et en marchant vers ce qui semble être une butte de terre. J'entends vaguement Jiezosky s'extirper de sa cachette et trotter vers moi.

*Attends... me lance-t-il essoufflé.*

*Où tu vas ? me demande-t-il.*

J'indique du menton le monticule qui s'élève devant nous sur une hauteur de 3 mètres environ. Jiezosky se tait et m'accompagne, tête basse, vers ce qui ressemble de plus en plus à notre point de chute pour la journée.

...

La vue est dégagée et je crois distinguer d'étranges montagnes immenses dont les flancs sont aussi abrupts qu'une piste noire. Mais tout cela reste assez flou au vu de la distance qui nous sépare de ce massif. Une bonne centaine de kilomètres au bas mot.

Jiezosky s'est endormi comme une masse à mes pieds. Il est recroquevillé comme un enfant et entame un ronflement croissant. Je me vois mal lui imposer une marche forcée pour retrouver Branco mais je ne vois pas d'autres solutions pour assurer notre survie. J'ai repéré une fumée s'élever de la jungle en amont, à environ 3 heures de marche. Branco a aussi besoin de repos et c'est sans doute notre seul espoir de le rattraper.

Le soleil est encore haut et je m'impose un tour de garde indispensable. Je redescends la modeste pente du monticule et repère un orifice de la taille de ma main. Je m'en approche et commence à l'élargir sans trop de difficultés. La terre est meuble et s'écarte devant mes coups de pattes frénétiques... Il y a quelque chose sous ce monticule artificiel !

...

Mes mains font office de pelleuse et rejettent de la terre à un rythme effréné à mesure que se dessine les contours d'un orifice métallique. Je m'interroge sur la probabilité d'une chute de vaisseau extra-terrestre... L'idée me paraît hautement improbable mais je ne vois pas d'autres explications à ce stade. Je décide d'élargir mon jeu de main concentrique à la carcasse de l'appareil qui semble présenter une ligne concave.

...

L'engin est rouge... D'un rouge vif hypnotisant depuis que cette putain de planète nous impose du vert à en tomber malade. Des lettres apparaissent dans un style romain... C'est un A ! Cet engin vient du futur comme nous. Je ne sais plus que penser. Est-ce un signe d'espoir ou, au contraire, la preuve que nous sommes condamnés à disparaître ensevelis ?

D'autres lettres apparaissent et mon esprit s'embrume tandis que mes gestes deviennent plus lents comme si je voulais stopper le temps...

Mes jambes flagellent et je me sens tomber à terre alors que mon esprit refuse encore d'abandonner le combat.

Je recule de plusieurs pas et prend soudain conscience de l'absurdité de ma condition. Je suis un pantin aux mains de marionnettistes fous. Je m'effondre à genoux et mes larmes ruissellent sur mes joues sous les soubresauts de mon corps avachi. J'ai mon arme à la main et je la pointe lentement sur ma tempe. Devant moi, une canette Coca-Cola rouillée semble me sourire ironiquement avec son orifice béant.

Je rigole en hoquetant et je ne peux empêcher mes larmes de couler. Je m'en veux d'être tombé dans le panneau. Mes employeurs n'ont jamais caché leur progrès ahurissants en matière de contrôle de molécules. Nous n'y avons pas attaché d'importance avec l'équipe et pourtant nous aurions dû.

Un budget de 2 milliards de Huyan, soit à peine 3% du budget total de la découverte de Yalis, voilà ce que coûtait le programme de réduction de taille des containers pour fluidifier les échanges de marchandises internationaux. Des containers aux individus, il n'y avait qu'un pas qu'ils n'ont pas hésité à franchir. Et pourquoi s'en priver ? Si on réduit l'homme, on augmente immensément son environnement et ses matières premières...

*Vous savez quelle guerre vous venez de déclencher ? Vous les avez vus de prêt vos adversaires?*

Je crie dans un ciel vide tout en sachant que ceux qui m'écoutent ont bien évidemment prévu une seconde phase qu'ils ont eu tout le loisir d'expérimenter là-haut. Parachutage, exploitation des ressources, éliminations de toutes menaces à l'encontre de leurs intérêts...

*Vous allez morfler ! Bienvenue en enfer.*

J'ai l'intuition que des hommes m'observent de là-haut, derrière des caméras aussi puissantes qu'un télescope. Je peux déjà les distinguer sous leurs blouses immaculées, impatientes à l'idée

de cocher les cases de leur QCM. Ma première réaction face à la découverte d'une preuve irréfutable de mon rétrécissement ?

Je plante le canon de mon arme sur ma tempe et je fonds en larmes, cochez A.

Je perds la raison, cochez B.

Je menace le ciel, cochez C.

Et bien, cochez D mes amis ! J'attends impatiemment votre première navette de militaires et de scientifiques, je me faufile dans le module et je reviens vous massacrer.

À bon entendeur, salut. Over.